

Regards

28 | 2022

Whither the Spiritual? Rethinking Secularism's Legacy in post-Ottoman Art

"In This Place: Reels of Beirut" Une installation filmique de Hady Zaccak, entre nostalgie et amertume

Yara NASHAWATY

Edition électronique

URL : <https://journals.usj.edu.lb/Regards/article/view/791>

DOI : <https://doi.org/10.70898/Regards.voi28.791>

ISSN : 2791-285X

Editeur

Editions de l'USJ, Université Saint-Joseph de Beyrouth

Référence électronique

NASHAWATY, Y. (2022). "In This Place: Reels of Beirut" Une installation filmique de Hady Zaccak, entre nostalgie et amertume. *Regards*, (28), 201-207.

<https://doi.org/10.70898/Regards.voi28.791>

IN THIS PLACE: REELS OF BEIRUT

Une installation filmique de Hady Zaccak,
entre nostalgie et amertume

Yara Nashawaty

Université Saint-Joseph de Beyrouth

Abstract | Cet article rend compte par une approche personnelle de l'exposition In This Place - Reels of Beirut, conçue par le chercheur et réalisateur Hady Zaccak. On s'y interroge sur la perception aujourd'hui d'images censées représenter l'âge d'or de la ville de Beyrouth.

Keywords | Archive – Cinéma – Espace-temps – Ville mutante – Guerre – Rupture – Beyrouth

Aujourd'hui est fait de la transition d'hier à maintenant. Dans la grande fosse des formes [Formgrube], gisent les ruines [Trümmer] auxquelles on tient encore, en partie. Elles fournissent matière à abstraction. Un chantier [Bruchfeld] d'inauthentiques éléments pour la formation d'impurs cristaux. Voilà où nous en sommes. [...] J'ai porté cette guerre en moi depuis longtemps. C'est pourquoi elle ne me concerne pas intérieurement. Pour me dégager de mes ruines, il me fallait avoir des ailes. Et je volai. Dans ce monde effondré [zertrümmerten Welt] je ne m'attaque plus guère autrement qu'en souvenir, à la manière dont on pense parfois au passé. Ainsi je suis "abstrait avec les souvenirs" Paul Klee'



À l'écart, tête baissée et mains jointes dans le dos, R arpentait l'espace clair-obscur investi par une trentaine d'individus qui écoutaient les informations relatées par l'auteur. Le micro était instable et la parole entrecoupée, ce qui nécessitait un petit effort de compréhension. Ce n'est pas pour autant ce qui paraissait la gêner, elle semblait plutôt perdue dans ses pensées.

Je m'approchais doucement d'elle pour tenter de comprendre pourquoi elle était déconnectée et ne profitait pas de l'instant présent. En effet, son comportement m'interpellait car elle a toujours été une étudiante délicate qui prêtait toute son attention à son interlocuteur. À ma question, elle leva la tête révélant son visage livide et balbutia quelques mots incompréhensibles. J'insistais et elle tenta une réponse malgré elle :

« Il est juste derrière madame... Je n'arrive pas à me concentrer et suivre. »

Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire et lui demandais non sans inquiétude :

« Qui est derrière ? Que veux-tu dire ? »

Elle me regarda les yeux écarquillés et me répondit comme une évidence :

« Le port madame, le port ... Il est juste là, derrière ce mur ! »

Face à sa terreur, je lui conseillais de rentrer chez elle, mais elle resta plantée là, neutralisée, confinée par ses douleurs à une immobilité aussi bien mentale que motrice.

1- KLEE Paul, *Journal*, Paris, Grasset, 2004, p. 329. Cité par Marc Berdet, « L'Ange de l'Histoire », *Socio-anthropologie* [En ligne], 28 | 2013, mis en ligne le 23 septembre 2015, consulté le 18 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/1540> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.1540>

En effet, le MINA IMAGE CENTER où nous nous trouvions, n'était qu'à quelques centaines de mètres du port de Beyrouth qui, deux ans auparavant, le 4 août 2020, a subi la plus grande explosion non nucléaire de l'Histoire, faisant plus de 230 morts, 6500 blessés et ravageant une grande partie de la capitale. De la violence de cet événement, les Beyrouthins ne s'en sont pas encore remis et ne s'en remettront probablement jamais.

L'exposition qui s'y déroulait et à laquelle j'avais convié mes étudiants était intitulée *In This Place - Reels of Beirut*. Organisée par l'association Beirut DC en marge de la 11^e édition des Journées Cinématographiques de Beyrouth, elle était accessible aux visiteurs du 11 juin au 20 juillet 2022 et a été conçue par le chercheur et réalisateur Hady Zaccak dont l'œuvre cinématographique tourne principalement autour de la question de la mémoire. L'exposition prenant la forme d'une installation filmique, proposait aux visiteurs des représentations de la ville de Beyrouth à travers des montages d'extraits tirés d'un total de 49 films occidentaux et régionaux², tournés entre 1935 et 1975, à la veille de la guerre civile qui durera 15 ans mais dont les répercussions destructrices ne cessent de déstabiliser le pays à ce jour.

Chez Hady Zaccak, le geste d'archiver est presque compulsif. Il raconte qu'incapable de saisir sa ville en proie à d'interminables conflits et en constante mutation, il a commencé assez tôt à la rechercher dans les films qui y ont été tournés. Ainsi, il s'est petit à petit retrouvé avec un répertoire impressionnant qu'il partageait principalement avec ses étudiants dans le cadre de ses cours à l'université. Cependant, l'idée de cette exposition adressée à un public plus large et qui placerait ces images dans les environs immédiats de leur tournage a commencé à germer dans son esprit en filmant les dégâts causés par l'explosion du 4 août. Il dit avoir été interpellé par sa reprise du même geste qu'il y a presque 30 ans, au début des années 90, en ces mêmes lieux. En ce temps-là, il était étudiant en cinéma et la soi-disant reconstruction du centre-ville de Beyrouth détruit par la guerre civile venait de débiter³. Il fera donc partie des personnes à

2- Principalement des productions françaises, italiennes, britanniques, américaines, égyptiennes, libanaises, syriennes et même indiennes.

3- Le projet de reconstruction a été initié par le premier ministre de l'époque Rafic Hariri et attribué par le pouvoir à la société foncière privée SOLIDERE fondée en 1994 à cette occasion. Les plans et les mécanismes d'exécution furent rapidement contestés par des groupes d'académiciens et d'urbanistes praticiens issus de la société civile qui dénonçaient une gentrification du centre-ville par sa déconnexion du reste de la ville, la destruction de son tissu urbain, l'expropriation de ses habitants contre des compensations insuffisantes, mais encore la politique de démolition systématique de bâtiments traditionnels sauvables au profit de la modernité.

avoir photographié et filmé ces lieux avant leur énième transformation⁴.

Pour lui, l'importance de ces images glanées dans les films de fiction et rassemblées pour l'exposition est qu'elles ont acquis une grande valeur documentaire vu qu'on y voit une ville qui par endroits n'existe plus. En cela, même celles supposément frivoles, portent en elles une dimension tragique.

D'une pièce à l'autre, la scénographie conçue par Awad Awad nous invite à voyager dans le Beyrouth d'antan, comme si on y passait une journée entière. Les 5 montages qui s'y trouvent varient entre 7 et 25 minutes et chacun est focalisé sur un quartier. Les extraits se font principalement écho par des raccords de mouvements ou par des personnages qui se donnent la réplique par-delà les frontières des différents films.

Le premier montage, intitulé « Welcome to Beirut », nous accueille à l'entrée même de l'exposition, nous mêlant à une foule de personnages de différentes époques et origines, aussi bien des visiteurs étrangers via l'aéroport que des paysans locaux arrivant dans la capitale. Le ton est mis, les espace-temps s'entremêleront ainsi dans toutes les pièces suivantes. Puis, nous passons à celle dédiée au port. Les images qui y sont projetées représentent un lieu dynamique, fourmillant de commerçants et d'immigrés, mais on le devine déjà inquiétant, gangrené par le trafic illicite et la criminalité. Ce qui nous interpelle surtout dans cette pièce, c'est qu'elle est la seule à communiquer avec l'extérieur. Une grande baie vitrée l'inonde de lumière et nous impose la vue du port de Beyrouth d'aujourd'hui, pulvérisé, comme résultante de ce que les images de fiction présageaient. Tout ce qu'il en reste est ces silos à grains, détruits mais toujours présents, témoins silencieux d'un État qui se meurt aux mains d'une classe politique d'allure mafieuse. Cette vision à l'extérieur est d'autant plus perturbante qu'en ce 19 juillet 2022, les silos sont sujets à un mystérieux incendie qui les consume et les fragilise depuis dix jours, sans aucune intervention pour y

4- Outre les images faites par des artistes et étudiants libanais, un projet plus officiel, la Mission photographique de Beyrouth de 1991, commandité par l'écrivaine et éditorialiste Libanaise Dominique Eddé et financé par la Fondation Hariri, a convié des photographes jouissant d'une reconnaissance internationale, tels que le Libanais Fouad Elkoury (né en 1952), l'Italien Gabriele Basilico (1944-2013), l'Américain Robert Frank (1924-2019), le Français Raymond Depardon (né en 1942), le Tchèque Josef Koudelka (né en 1938) et le Suisse René Burri (1933-2014), à photographier le quartier du centre-ville pour « "témoigner du désastre" sans pour autant en donner directement à voir la dimension politique » (Dominique Eddé au cours d'un entretien à Paris, Mars 2011, citée par Sophie Brones, « Dans les archives photographiques de la reconstruction de Beyrouth », *Gradhiva* [En ligne], 27 | 2018, mis en ligne le 23 mai 2020, consulté le 18 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3555> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.3555>)

S'en suivra à partir de 2009, le projet de la Beirut Central District Photographic Mission consistant en une série de nouvelles missions rassemblant des photographes libanais et étrangers dans l'objectif de représenter le changement urbain.

mettre fin⁵. Nous passons ensuite à l'espace central de la salle d'exposition dans lequel nous est proposé le montage relatif au centre-ville : « Al Balad ». Cette fois, il ne s'agit pas d'une projection monocanale sur un grand écran ou sur un mur, mais d'un dispositif composé de six petits écrans encastrés dans une boîte hexagonale. Afin d'en profiter, nous devons nous en approcher et nous assoir sur de petits cubes en guise de tabourets. L'expérience est donc un peu plus intime. L'impression qui en ressort est que ces représentations, appartenant à un temps révolu dont il ne reste rien, sont coincées, emprisonnées dans cette boîte à images. Nous y voyons des citoyens, femmes et hommes, élégamment habillés que ce soit en tailleurs, en costumes-cravate ou en habits traditionnels, empressés dans des rues commerçantes où souks, banques et cinémas se côtoient mais que nous peinons à reconnaître⁶. Le paradoxe qui nous saisit en regardant ces images, c'est que nous sommes certes privilégiés d'y avoir accès, mais nous savons aussi pertinemment qu'elles sont romancées voire romantisées et qu'elles ne sont donc que des images. D'ailleurs, tout au long de la visite guidée, l'auteur ne manque pas de liquider les illusions en nous rappelant que ces représentations sont cadrées et qu'elles répondent principalement aux fantasmes orientalistes. De plus, sur les murs de part et d'autre de l'installation, sont accrochées d'un côté des cartes postales⁷ montrant un Beyrouth lumineux et accueillant et de l'autre de rares archives photographiques⁸ qui complètent le tableau en révélant un envers du décor plus sombre où pauvreté et travail des enfants bordent les trottoirs de la capitale. Le 4^e espace est dédié au quartier des grands hôtels de la capitale, précisément à Minet El Hosn. Les visiteurs sont invités à se coucher sur des coussins comme s'ils étaient dans une chambre. Face à eux, le montage sur grand écran révèle des lieux de glamour et de luxe, nids d'amour dans les films arabes et nids à espions dans les films d'espionnage européens. Curieusement, certains figurants reviennent d'un film à l'autre, sans doute véritables employés des lieux, sollicités par les différentes productions au moment des tournages. Situés à quelques mètres les uns des autres, ces hôtels,

5- À l'heure où ces lignes sont écrites et depuis plus de six semaines, le bâtiment des silos du port est toujours en proie aux flammes. Des parties de sa structure nord fragilisée ont cédé à plusieurs reprises : d'abord le 31 juillet, puis le 4 août lors de la 2^e commémoration de l'explosion et ceci devant les manifestants rassemblés à proximité du lieu, et enfin le 23 août quand tout le reste de la partie nord a fini par s'écrouler. La partie sud, quoiqu'aussi en feu, est toujours debout et stable. Des familles de victimes, des organisations civiles et certains élus accusent l'État d'inaction et tentent de le contraindre à consolider ce qui reste des silos et à classer le bâtiment monument historique afin de préserver cette trace, témoin de la barbarie de la classe politique et gardienne de la mémoire de cet événement tragique.

6- D'après le plan établi en 1998 par le géographe allemand Heiko Schmid à partir de photographies aériennes, 80% des bâtiments recensés dans le périmètre du centre-ville de Beyrouth furent démolis. Cité par Laetitia-Nour Hanna, dans *Histoire des plans et projets pour le centre-ville de Beyrouth*, mémoire de fin d'études réalisé en vue de l'obtention d'un master en architecture à la Faculté d'Architecture La Cambre-Horta - ULB (Belgique), sous la direction de Benoit Moritz, 2020, p.105. Consulté le 18 septembre 2022. URL : https://issuu.com/laetitiahanna/docs/20200910_tfe_avec_postface

7- Commercialisées entre les années 60 et 70 et achetées par l'auteur à des marchands ambulants sur la Place des Martyrs en 1993, à la veille de l'exécution du projet de SOLIDERE.

8- Collection de la Fondation Arabe pour l'Image.

le Phœnicia, le Saint-Georges et le Holiday Inn, seront un peu plus tard, entre octobre 1975 et avril 1976, le théâtre d'intenses affrontements entre différentes factions adverses⁹. Gravement endommagés, ils subiront des sorts différents à la fin de la guerre, mais les trois bâtiments, certains rénovés et d'autres non, font toujours aujourd'hui partie du paysage urbain¹⁰. Avec le dernier montage proposé par Hady Zaccak, le sentiment dissonant qui nous a accompagné tout au long de l'exposition se confirme. L'installation concerne aussi le quartier de Minet El Hosn, également appelé Zaytouna, et aborde la vie de nuit. L'espace de projection est placé au fond de la salle d'exposition. On y pénètre par une porte au-dessus de laquelle clignote un néon et une flèche indiquant « Cabaret Beirut ». À l'écran, des scènes de fête tournées notamment dans les célèbres bars l'Epi Club et les Caves du Roy révèlent un Beyrouth désinhibé et assumé, fantasmé et jaloué. Sourires envoutés et danses du ventre prennent des allures de danses macabres. Celles-ci semblent représenter les derniers moments d'insouciance et font écho aux multiples fois où la fête s'est tue, jusqu'au paroxysme du 4 août.

Au-delà de la qualité cinématographique des images qui composent ces 5 montages, ou d'une quelconque logique de leur agencement, quel effet leur projection ici dans ce lieu bien précis, a-t-elle sur nous ? Comment percevoir aujourd'hui ces images du passé ? Que ressent-on face à elles ?

Le rapport passé/présent n'est pas aisé mais plutôt trouble, car de ces images de Beyrouth il ne reste aujourd'hui quasiment plus rien, aucun repère. Si on s'essayait à mentalement dessiner le plan de la ville pour tenter d'identifier les lieux, on se retrouverait forcément face à un vide béant. De plus, la plupart des visiteurs que nous sommes, âgés entre 20 et 50 ans, n'avons aucune expérience directe de la ville d'avant le déclenchement de la guerre civile libanaise en 1975. N'ayant donc pas connu cette période d'avant-guerre, nous sommes en rupture totale avec ces images. Nos différentes générations sont ainsi marquées par la fragilité de la ville.

9- Principalement les Phalanges et le Mouvement National Libanais.

10- Le Phœnicia rénové en 2000 est aujourd'hui opérationnel mais a dû refermer ses portes à deux reprises pour réparations de dégâts causés d'abord en 2005 à la suite de l'attentat à la bombe ayant coûté la vie au Premier Ministre Rafic Hariri et à 21 autres personnes, et ensuite en 2020 à la suite de l'explosion meurtrière du port de Beyrouth. Quant au Saint-Georges, sa reconstruction était engagée lorsqu'il a été à nouveau détruit par l'attentat à la bombe de 2005. Les travaux ont repris avec la réparation des façades de l'hôtel mais ils ont rapidement été gelés par la bataille immobilière entre la société foncière SOLIDERE et son propriétaire qui refuse de vendre. Aujourd'hui, seule sa piscine accueille les baigneurs. Illusoirement, le bâtiment qui la surplombe ne porte pas de traces de la guerre civile mais porte en lui toutes ses répercussions. Enfin, le Holiday Inn, le plus impressionnant par sa stature de 26 étages et 400 chambres, a été inauguré quelques mois avant le déclenchement de la guerre en 1975. Ainsi, il n'a pas eu le temps suffisant de remplir sa fonction touristique et encore moins de servir de décor de films. Le bâtiment s'est vite transformé en un champ de bataille disputé par les différents combattants pour sa hauteur militairement stratégique. À ce jour, il reste une ruine. Le bras de fer entre ses différents actionnaires n'a pas permis sa rénovation.

On pourrait croire que regarder ces images censées représenter l'âge d'or de Beyrouth impliquerait le désir de remonter le temps, à défaut de pouvoir aller de l'avant. Or, ces images engendrent non pas déception et tristesse de ce qui a été perdu, mais l'humiliation de constater que ce Beyrouth n'a jamais été qu'une ville mirage. L'amertume ne laisse donc pas vraiment de place à la nostalgie.

Très chère R, agite-toi aussi fort que tu peux ! Le présent est certes anxiogène et incertain mais il nous est impossible d'être dans un regret stérile du passé. Nous devons absolument nous extraire de ce lieu dévasté et prendre de la hauteur. Pour cela, il nous faut peut-être d'abord dissiper l'illusion, pour pouvoir agir et réaliser l'existence dont nous rêvons, ici même ou ailleurs.

Notice biographique | Yara Nashawaty enseigne le cinéma et l'audiovisuel à l'Institut d'études scéniques, audiovisuelles et cinématographiques (IESAV) de l'Université Saint-Joseph (Beyrouth, Liban) où elle est responsable des formations continues et où elle a été responsable du programme de Licence en arts du spectacle option audiovisuel entre 2014 et 2021. Ses cours dispensés pour les cursus de Licence et de Master incluent aussi bien des approches pratiques que théoriques. Outre ses diplômes en cinéma et audiovisuel, elle détient également un diplôme universitaire en pratiques éducatives de la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Saint-Joseph. Elle intervient fréquemment dans des commissions de films et anime des rencontres relatives au cinéma.